

Portrait de l'artiste en jeune femme surréaliste

Valentine Penrose, *Écrits d'une jeune femme surréaliste*,
Édition (introduction, chronologie et bibliographie) établie par
Georgiana M. M. Colvilie, préface d'Antony Penrose, Éd. Joëlle
Losfeld, 290 p.

Catherine Mavrikakis

Les médiatiques
Number 183, March–April 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Spirale magazine culturel inc.

ISSN
0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C. (2002). Portrait de l'artiste en jeune femme surréaliste / Valentine Penrose, *Écrits d'une jeune femme surréaliste*, Édition (introduction, chronologie et bibliographie) établie par Georgiana M. M. Colvilie, préface d'Antony Penrose, Éd. Joëlle Losfeld, 290 p. *Spirale*, (183), 4-5.

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN JEUNE FEMME SURREALISTE

ÉCRITS D'UNE JEUNE FEMME SURREALISTE de Valentine Penrose

Édition (introduction, chronologie et bibliographie) établie par Georgiana M. M. Colville, préface d'Antony Penrose, Éd. Joelle Losfeld, 290 p.

FAIRE œuvre de ne pas en faire. Disséminer des écrits épars, des petits jappements à la lune, des collages poétiques, des poèmes fous, des textes automatiques à tiroirs, des portraits de soi peints par Max Ernst, photographiés par Man Ray ou par Wolfgang Paalen, recomposés par Roland Penrose. Avoir Paul Éluard pour signataire de la préface d'un recueil; s'entendre qualifier par le maître d'« une des plus éminentes poétesses françaises »; lire, au détour des mots, dans un livre de Bataille, l'annonce de son prochain récit. Fréquenter Picasso et Dora Maar, André Breton, Oscar Dominguez, Marie-Berthe Aurenche, Nusch, Éluard, Nathalie Clifford Barney, Alice Rahon-Paalen et Hélène Azénor. Vivre à mi-temps, durant plus de trente années, dans le Sussex anglais auprès de son ex-mari et de sa seconde épouse, et entretenir à Paris des liaisons amoureuses avec de nombreuses femmes. Faire œuvre de ses créations, tout autant que de celles des autres. S'abandonner à son génie, comme à celui de ses amis. Signer, en quelque sorte, ce qui nous appartient en propre, comme ce qui est le fruit du travail d'autrui. Transformer la vie, la vie en commun... Savoir jouer de tout et surtout de rien. Cœuvrer au désœuvrement. Voilà ce que Valentine Penrose fit tout au long de sa vie.

Valentine, « femme surréaliste », comme on ne cesse de l'écrire et de le dire, n'est pas la célèbre et fatale Nadja. Elle n'est pas la muse folle et oubliée que le mouvement vénère. Elle n'a jamais soufflé à l'oreille de Breton : « *Si vous vouliez pour vous, je ne serais rien ou qu'une trace* », ou encore « *Avec la fin de mon souffle qui est le commencement du vôtre* ». Elle n'est pas le vent de la création. Elle n'est pas l'esprit du génie. Elle n'est pas la ventriloque du poète. Elle n'est pas le fantôme de l'écriture.

Valentine Penrose n'est pas celle que le talent tue, que la folie terrasse, que le maître adulte davantage morte. Elle fut, au contraire, bien vivante, bien douée et nul ne put faire en sorte qu'elle se sacrifiât un jour d'hiver sur l'autel surréaliste. On ne peut voir Valentine Penrose, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, comme une oubliée de l'Histoire. On ne peut penser à elle comme l'effacée d'un surréalisme, bien évidemment inique et viril.

Ce ne serait pas rendre justice à Valentine Penrose que de tenter de dénoncer le retrait dans le

quel son œuvre se tient. Il s'agit d'autre chose. Il s'agit de repenser les limites de l'acte créateur et de ne pas simplement le réduire à son produit. Il s'agit de tenter de comprendre comment l'œuvre surréaliste ou l'œuvre du monde est un tissu de fils enchevêtrés, impossibles à démêler. Il s'agit de voir qu'Éluard, Ray et même Bataille sont les pseudonymes de Madame Penrose, mais il s'agit aussi d'apprendre que Breton a pour prénom Valentine. Il s'agit donc de communauté, d'œuvres en collaboration, d'écriture automatique griffonnée à l'aide de plusieurs plumes, de cadavres véritablement exquis, de jeux collectifs. Il s'agit de surréalisme, après tout... Il ne faut pas l'oublier...

Et quand Valentine signe un livre, c'est un texte-opéra, *Martha's Opera*, où sa propre voix se disloque, se diffracte en une multiplicité de chants, de lettres où elle signe Emily ou Emilie, Rubie, Darcy ou encore Marthe qui est son autre prénom.

Et quand Valentine pose pour Man Ray, elle n'est pas le simple objet de la photographie, elle en est aussi le sujet.

Le monde comme enchantement

Créature-créatrice, Penrose a passé sa vie sous le signe du trait d'union, de l'association insolite de gens, d'images, d'écrits, de dessins hétéroclites. S'il est un art dans lequel Valentine Penrose est devenue experte, c'est bien celui de la greffe. Elle parvient à faire vivre des corps étrangers en les suturant au corps surréaliste, elle réussit, à partir des greffons, à faire repousser la vie, difforme, grandiose et grotesque. Elle assemble mythes, contes, légendes, philosophies orientales, images, textes, des mots anglais, des mots français. Dans sa passion du collage, Penrose ne s'en tient jamais à la juxtaposition. La métamorphose est sa passion, sa folie. « *... La terre l'eau ont soif qui s'ennuient / une bête de dieu vit à fendre l'âme / le gant de pierre baissé de la vierge / se repose amoureux sur les épaules de la sève.* »

Cette écriture de la greffe ne crée jamais un corps bien défini et équilibré. Penrose ne forme pas d'image stable. Femme décrite à la fois comme très féminine et fort virile, Valentine s'adonne à la transmutation, au passage incessant d'un élément à l'autre, ou encore au frayage du sens à travers les unions contre nature... Penrose fait pousser des chimères, des monstres du langage et des textes-dessins toujours, qui sans

cesse se transforment, jouent avec leurs contours et se donnent des silhouettes inattendues, des genres oniriques.

Antony Penrose, le fils que son mari Roland a eu d'un second mariage, témoigne de ce pouvoir assurément surnaturel que Valentine exerce sur la vie et les autres : « *À mes yeux d'enfant, Valentine était une sorcière. J'en étais convaincu et elle-même m'encourageait dans ma certitude. [...] Au royaume des sorcières, c'était sans aucun doute une reine dominant de loin les autres, imaginai-je, l'accompagnant, lorsqu'elle s'envolait au clair de lune ou qu'elle s'enfonçait dans les bois à la recherche de plantes aux vertus magiques. Les autres sorcières devaient s'incliner devant elle, comme nous le faisons, et la consulter sur des questions occultes, sur ce que leur réservait l'avenir par exemple.* » Valentine est une magicienne du quotidien, une fée de la nature qui donne tout son sens au surréalisme créé, disait-on, pour transformer la vie. Par elle, « *tout vit, tout est plein d'âme* » : « *À l'écorce tu écoutes / la sève l'écoute / la goutte l'écoute et pleut* ». Et c'est le langage lui-même qui se met à parler tout seul, à déclamer des mots que la poétesse ne fait que transcrire dans ses écrits automatiques où elle proclame écrire un *Nouveau Candide* : « *La chienne commence à se lever au fond de la grange, les yeux des chattes traversent le foin et les barriques noires. Aussi, les têtes des poissons du vendredi dans la boîte à ordures sont phosphorescents. Les lapins grattent leur treillis au bout du jardin. Mon père ira à la chasse, il ouvre les portes en tenant une écuelle. Plus tard, je monterai doucement tirer la dragonne, qui, après la revue du 14 juillet, git dans l'armoire près de laquelle ma mère dort. J'en ai déjà pris beaucoup de fils pour me tresser des bagues et ça l'a fait maigrir.* »

Les mots se font pythie : ils crient de l'incompréhensible et font sans cesse trembler tous les clichés de la langue, tous les faux automatismes de la machine des discours. Les mots dérapent, les mots glissent, jouent à cache-cache, les uns avec les autres, font la course à l'absurde et au sens qui jaillit de tous les sons. Les mots sont des sorts lancés au visage du monde. Des envoûtements. Et Penrose est bien une sorcière par laquelle la vie advient : « *Toutes les sorcelleries / tombèrent comme les pierres dans le puits / Tu aimas et ce fut mai.* » Mais jamais Valentine ne se fige dans une posture idéale, jamais elle ne reste pétrifiée dans une image parfaite d'elle-

même. Cette femme feu follet, cette voyante de la nature ne peut que sans cesse bouger, se déplacer, et refuser de prendre totalement la pose féminine, la pose du mystère.

En 1942, à l'âge de quarante-quatre ans, Valentine Penrose, digne fille du colonel Boué, héros de Verdun, se porta volontaire comme militaire de troisième classe dans l'Armée de la France Libre. En 1944, elle est envoyée en Algérie, où elle reste jusqu'à la fin de la guerre. Et voilà qu'apparaît devant nous Valentine-soldate, Valentine-fille-du-père.

Valentine loup-garou

Valentine Penrose se transforme sans cesse : c'est, bien sûr, un loup-garou. Obsédée par la lune et ses lueurs fardées, elle a passé sa vie à rendre hommage aux astres de la nuit, tant dans ses recueils poétiques (*Herbe à la lune* ou encore *Sorts de la lueur*) que dans sa consultation incessante du Tarot ou des cartes du ciel. Elle a d'ailleurs expressément demandé qu'à sa mort ses cendres soient dispersées sous un chêne par un soir de pleine lune. La mort est la métamorphose, la mort est un coup de baguette magique

Cette omniprésence de la lune dans l'œuvre de Penrose donne bien sûr à ses textes une dimension

tout à fait occulte, parfois un peu enfantine, faite de sortilèges et de peurs démesurées. Il y est question de farandoles dans la nuit, de femmes sous l'emprise des astres, de jeux érotiques sous les lumières mates. Mais l'écriture de la nuit l'amène vite à vouloir penser l'impossible, à faire usage d'oxymores et de paradoxes oniriques. « *Toute la journée / et pour le moment / Longée et accompagnée d'une lune diurne qui bleuisait le paysage.* » Tel Orphée avec Eurydice, Valentine veut voir la nuit en plein jour. Elle veut rapporter à la lumière la folie des étoiles, l'opacité des rêves, l'obscurité du sommeil. Valentine nous promet la lune au milieu de la journée et elle tient sa promesse. Sa poésie est empreinte de cette insoutenable marque nocturne qui donne au monde sa couleur et sa logique : « *d'après la nuit c'est le jour.* » Le lycanthrope ne reprend pas sa forme humaine le jour. Elle continue à hurler à la lune même quand celle-ci ne se montre plus ou pas encore. Loup-garou, Valentine le restera, pour mieux terroriser la lumière.

Dans ce monde des ténèbres qui naissent chaque matin différentes de celles de la nuit, l'univers entier retient son sens et ne se donne pas immédiatement à comprendre au commun des mortels.

Les textes de Penrose sont des signes cabalistiques, des codes secrets où s'encrypte la signifi-

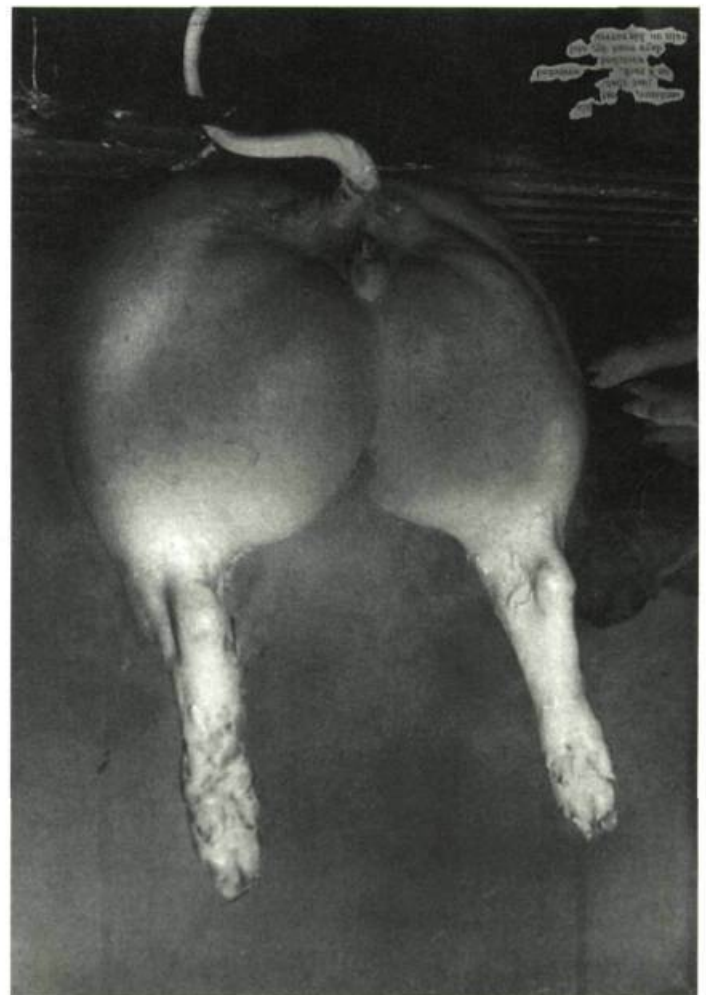
cation des choses et des êtres, des étoiles dont il faudrait toujours connaître par cœur toute la constellation. Elle dissémine les sons, disperse les mots magiques, éparille les incantations et répand à travers les lettres la bonne parole par laquelle il faut peut-être simplement se laisser envôuter. Née le premier janvier 1898, Penrose saupoudre les sons de son signe astrologique tout au long de son œuvre. Partout il est question de capricornes, de bêtes cornues et de tropiques et même, par dérision, elle fait signe aux escargots. Il n'est pas question de chercher un sens profond à cette contamination du langage par un jeu constant sur son thème astral, mais il faut voir que dans cette commémoration omniprésente de son jour de naissance, dans cette ritualisation de sa venue au monde, dans la prégnance du premier jour de la vie, Penrose veut hypnotiser le langage, le soumettre à son destin et subjuguier la parole. Sous le signe martelé du capricorne, Valentine Penrose nous lance des sorts, nous appelle à communier avec elle, à partager sa folie d'exister. Elle dynamite les mots pour y laisser sa marque. La poésie est un ciel de nuit où Penrose fait éclater des étoiles. Pour mieux influencer les astres.

CATHERINE MAVRIKAKIS



Dante's Inferno (extrait) de Tom Phillips, 1985

DR



Dante's Inferno (extrait) de Tom Phillips, 1985

DR